

# LES PÉRÉGRINATIONS DE CSOMA DE KÖRÖS ET LE PAYS DES YUGAR

---

On sait qu'Alexandre Csoma de Körös entreprit le voyage d'Asie dans le but de rechercher les premiers lieux d'habitation des Hongrois, de recueillir des documents historiques concernant leurs faits et gestes et d'étudier la ressemblance qui existe entre le hongrois et plusieurs langues orientales. C'est ce qu'il a lui-même exposé dans le rapport qu'il adressa en latin, le 30 janvier 1832, au baron Neumann, secrétaire de l'ambassade d'Autriche à Londres<sup>1</sup>. La nécessité où il se vit, au cours de son voyage, de s'adonner à l'étude de la langue et de la littérature tibétaines ne le fit pas renoncer à ce projet. Il continua ces mêmes recherches dans la littérature tibétaine où il ne tarda pas à découvrir le nom d'un peuple appelé « Yugar ». A partir de ce moment, il amassa infatigablement les plus menues informations sur ce peuple. Enfin il sentit que, pour atteindre son but, il ne lui restait plus qu'à aller lui-même « au pays des Yugar ». Il exposa maintes fois son plan à ses protecteurs. Tout d'abord dans un rapport envoyé de Sabathou, le 5 mai 1825, au capitaine C. P. Kennedy : il revient même à trois reprises sur la question en lui communiquant ce qu'il a trouvé sur les Yugar en langue tibétaine.

(1) Cf. la lettre qu'Alexandre Csoma de Körös écrivit de Calcutta en latin, le 30 avril 1832, au baron Philippe NEUMANN, secrétaire de l'Ambassade imp. et roy. d'Autriche à Londres : *Tudományos Gyűjtemény*, 1833, I. 95-8. Cette lettre que l'on avait perdue de vue quelque temps fut retrouvée et publiée de nouveau par Joseph THURY : *Études sur la langue turque d'Asie centrale* (en hongrois), parues dans *Conférences en souvenir de Csoma de Körös*, III. (Bp., 1906), p. 36.

‘Dix-huit pages environ du Stas-Gyur contiennent un passeport destiné à de pieuses gens qui désirent visiter la ville de Kalapsa située en Shambhala. Comme il est fait ici mention d’un voyage de vingt jours à travers le grand désert et une région blanche, sablonneuse, qui s’étend le long du fleuve Sita, c’est-à-dire de l’Iaxartes, il est très vraisemblable que la Jérusalem des Bouddhistes — c’est ainsi que je la nomme — était jadis située au delà de l’Iaxartes et, selon toute probabilité, précisément dans le pays des Yugar.’ (Cf. *Duka*<sup>1</sup>, p. 63).

‘Voici ce qu’écrivait, il y a huit cents ans, Kun-ga Nying-po qui composa ses ouvrages dans le couvent situé à l’Ouest et à deux jours de distance de Teshi Lunpo (ce couvent de Sa-skya est célèbre par ses manuscrits) : « De l’Orient, de la Chine, nous reçûmes la médecine, l’astronomie, l’astrologie; du Sud, de l’Inde, la vraie religion; de l’Occident, de Népal et de Sokyul, des marchandises et des produits alimentaires; du Nord, des pays des Hor et des Yugar, la législation et l’industrie.’ (Cf. *Duka*, p. 63).

‘Dans les livres tibétains, on appelle les Yugar parfois Yugur et leur pays Yugera. Jusqu’à maintenant, je n’ai pu apprendre sur les Yugar qu’une chose intéressante, à savoir que l’index de Stan-Gyur mentionne une courte dissertation traduite de la langue des Yugar, dissertation qui raconte brièvement les pérégrinations d’une statue de Sakya à travers ces pays. Cette statue est maintenant conservée à Lhassa où elle fut apportée de Chine par Kongcho, la femme du roi Srongtsan Gambo.’ (Cf. *Duka*, pp. 63-64).

Ainsi que nous le voyons, Csoma n’avait alors que quelques brèves informations sur les Yugar qu’il cherchait au bord de l’Iaxartes. De ses lettres et de ses conversations ultérieures, nous pouvons conclure que plus tard, il avait obtenu des renseignements plus précis et plus détaillés qui le décidèrent définitivement à faire un voyage dans le pays des Yugars.

Campbell, dans le rapport envoyé à son gouvernement à propos de la mort du tibétisant hongrois, écrivit

(1) TH. DUKA, *Life and Works of Alexander Csoma de Kőrös*. London, 1885.

entre autres choses qu'il n'avait pas bien saisi les explications savantes de Csoma, mais qu'il ressortait de leurs conversations que ses pénibles recherches avaient un but unique sur lequel reposait tout son espoir : découvrir le pays des Yugar qui, selon lui, est situé à la frontière occidentale de la Chine, au Nord-Est de Lhassa et de la province de Kham. C'est là qu'il désirait se rendre pour trouver enfin le peuple qu'il avait jusque là vainement cherché<sup>1</sup>.

Dans le compte-rendu que le baron Neumann adressa le 21 juillet 1842 au gouvernement autrichien, il se prononce dans le même sens<sup>2</sup>.

Qui sont donc ces Yugar dont Csoma trouva le nom dans des livres tibétains et qui, croyait-il, devaient avoir un certain rapport avec les Hongrois ? Où se trouve ce « pays des Yugar » qu'il considérait comme la Terre Promise et où il ne parvint jamais ?

1° Le « passeport » de šambhala constitue, comme nous l'avons dit, la première donnée de Csoma. Nous connaissons plusieurs « passeports » *lam-yig* de ce genre. L'un d'eux est intitulé en tibétain *Ka-lā-par 'jug pa*, ou encore *dPal ldan Ka-lā-par 'jug pa žes bya ba yul rnam kyī mchog tu gyur pa šam-bha-lar 'gro chul gyi lam yig*<sup>3</sup>. Cet ouvrage est inséré dans le Tanjur; l'auteur en est Amoghānkuša, d'après le colophon, la traduction est l'œuvre de Tāranātha, d'après l'index, elle est celle de Kun-dga' sniñ-po de Jo-nañ. L'auteur d'un autre

(1) DUKA, op. cit. p. 150.

(2) « Das Ziel, welches dem sehr betrauten Csoma de Körös unaufhörlich vor Augen schwebte und dem er in der letzten Zeit sein ganzes Streben und Studium widmete, war das Abkunftsland der Ungarn zu erforschen und er war von dem Vorgefühle innigst durchdrungen, es nordöstlich von Chatta, wo der Stamm der Yoogur wohnt, aufzufinden, eine Meinung, in welcher er nebst vielen gelehrten Gründen sich auch durch die wahrscheinliche Entstehung des Wortes Ungar, aus Yoogur, Yungar, bestärkt sah. » KÁRFFY Ö, *Levéltári kutatások Körösi Csoma Sándor életéhez* dans *Akad. Értesítő* (« Comptes rendus de l'Académie »), XXV, p. 439). Von HÜGEL s'exprime de la même façon sur les projets de Csoma en 1842 dans le numéro 233 de l'*Allgemeine Zeitung*. La partie essentielle de cet article fut publiée par I. J. SCHMIDT, *Jahs-blun*, oder *Der Weise und der Thor*, St-Petersbourg 1843, t. I, pp. XIV et XV.

(3) Dans l'index du Tanjur de CSOMA, t. *mDo* 133; cf. *Asiatic Researches*, t. XX, p. 584 et *Annales du Musée Guimet*, t. II, p. 376, enfin SCHIEFFNER, *Mélanges Asiatiques* I, p. 405 ainsi que P. CORDIER, *Catalogue du Fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale*, III<sup>e</sup> partie, 1915, p. 515 : *mDo 'grel* 133 : 12.

« passeport » (*Šam-bha-la'i lam yig*), d'après Sarat Chandra Das, (*Tibetan English Dictionary*, p. 1231) est Pan-chen rin-po-che blo-bzan dPal-ldan Ye-šes dpañ-po, originaire de bKra-šis-lhun-po, qui vécut de 1739 à 1779. Ces dates concordent avec celles de Huth<sup>1</sup>, mais il faut les diminuer d'une année pour avoir les dates exactes qui seront ainsi 1740 et 1780<sup>2</sup>. M. Laufer traduisit en allemand la partie de ce dernier passeport de Šam-bhala<sup>3</sup>. Selon M. Laufer, le fleuve Sita n'est ni Iaxartes, ni l'Oxus, mais le Tarim. Au lieu de Kalapsa, nous lisons dans le texte de M. Laufer, Ka-la-lha, mais l'un comme l'autre sont des fausses graphies; la leçon correcte doit être Ka-lā-pa. Sans entrer dans l'analyse de la question de Šambhala qui nous entraînerait trop loin, nous faisons remarquer que la supposition de Csoma, selon laquelle il faudrait chercher Šambhala dans le pays de Yugar n'est nullement justifiée par les *lam-yig* de Šambhala.

2° Le second ouvrage qui, d'après Csoma, parle des Yugar est le Gyel-raps-gsal-vahi Mélong (sic) dont l'auteur est Kunga Nyingpo. Le Hor čhos byuñ connaît bien Kun-dga' sñiñ-po et le fait vivre entre 1092 et 1158<sup>4</sup>, mais il ne mentionne pas son ouvrage : le Rgyal-raps-gsal-ba'i me-loñ. Au demeurant, ce titre « Miroir splendide des généalogies royales » est assez courant

(1) *Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, mit einer Einleitung : Politische Geschichte der Mongolen. Aus dem Tibetischen herausgegeben, übersetzt und erläutert von G. HUTH. I-II, Strassburg, 1893-1896; cf. t. II, p. 299.*

(2) L'interprétation de la chronologie tibétaine fut faite jusqu'à ces derniers temps d'après divers systèmes faux qui, en fin de compte, se ramènent à une erreur de Csoma. M. Pelliot a été le premier à s'apercevoir de cette erreur initiale et, dans son étude, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, il détermina le point de départ exact de l'adaptation (*Journal Asiatique* 1913. I, 633-667). La correction de M. PELLIOU fut tout de suite adoptée. Cf. B. LAUFER, *The Application of the Tibetan Sexagenary Cycle* dans *T'oung Pao* 1913 XIV. Les corrections doivent toujours être faites sur l'original tibétain.

(3) *T'oung Pao* 1907. VIII, 404-7. GRÜNWEDEL a publié également un *lam-yig* de Šambhala mais que je n'ai malheureusement pas vu.

(4) Conformément à la computation de HUTH, op. cit. II, 107 : 1091-1157. F. W. K. MÜLLER, *Ein uigurisch-lamaistisches Zauberritual aus den Turfanfunden* dans SPAW, 1928 : 8, d'après Jaeschke, place l'année de naissance en 1090. Toutes les deux dates sont évidemment erronées.

parmi les ouvrages historiques<sup>1</sup>. Un autre ouvrage de titre identique a pour auteur un moine nommé Sa-skyapa bsod-nams rgyal-mchan, qui l'écrivit en 1327 (plus précisément en 1328) dans le célèbre cloître de Sam-yas<sup>2</sup>. On admet généralement que le *Nom yarqui todorqai toli* — ou, sous un autre titre, *Gegen toli* — est la version mongole de ce dernier ouvrage. I. J. Schmidt en a connu une traduction kalmoucke sous le titre *Bodhi mör* et il en a traduit des fragments assez considérables dans les commentaires qu'il ajouta à son édition de Sanang Sečen. Ne pensons pas cependant que *Bodhi mör* soit plus significatif que le titre tibétain ci-dessus mentionné, car nombre d'ouvrages portant ce titre sont répandus non seulement parmi les lamas mongols, mais jusqu'à Pékin où l'on peut facilement se les procurer. Néanmoins, tous ces ouvrages diffèrent considérablement du *Bodhi mör* de I. J. Schmidt et souvent ils ne traitent même pas de sujet historique.

Malheureusement, les ouvrages tibétains de sujet historique ne passent de main en main que sous forme de manuscrits, ils sont par conséquent assez rares. Les comptes-rendus européens ne remédient que faiblement aux difficultés qu'entraîne l'absence de publication intégrale des deux manuscrits historiques presque inaccessibles. Surtout Sarat Chandra Das et Laufer ont fait connaître le Rgyal-rabs gsal-ba'i me-lon de 1328. Il apparut ainsi que l'auteur avait puisé non seulement aux sources tibétaines, mais encore à nombre d'autres, même au *T'ang-chou*. Pourtant l'ouvrage lui-même n'a

(1) E. SCHLAGINTWEIT : *Die Königen von Tibet von der Entstehung königlicher Macht in Järlung bis zum Erlöschen in Ladakh*. München, 1866. *Abhandl. d. k. bayer. Akad. d. W. I. Cl.* Bd. X, Ab. III. A l'origine, son manuscrit ne portait pas de titre, mais suivant les indications du rgyal-po de Ladakh, il reçut le même titre. Comme son manuscrit diffère considérablement du Rgyal-rabs gsal-ba'i me-lon de la Bibliothèque Universitaire de Léningrad et de celui du Musée Asiatique (cf. pp. 811 et 819), pour les distinguer, Schlagintweit cite ces derniers sous le nom de *Rgyal-rabs de Pétrograd*. Mais nous pouvons aller plus loin et constater que les manuscrits de Pétrograd contiennent manifestement un ouvrage différent. Cf. encore A. H. FRANKE, *Antiquities of Indian Tibet*. Part. II. *The Chronicles of Ladakh and Minor Chronicles. Texts and Translations with Notes and Maps*. Edited by F. W. Thomas 1926. Dans la série *Arch. Surv. Ind.*

(2) B. LAUFER, *Skizze der mongolischen Literatur* dans *Keleti Szemle*, VIII, p. 213.

pas été publié jusqu'à aujourd'hui. Kun-dga' sñiñ-po étant une figure éminente du lamaïsme, nous rencontrons au cours des temps ultérieurs nombre de ses réincarnations, dont la plus remarquable fut Ānandagarbha ou Tāranātha que l'on mentionne aussi simplement sous le nom de Kun-dga' sñiñ-po. Ce dernier, qui naquit en 1574, est l'auteur d'un ouvrage bien connu (*Rgya gar čhos byun*) sur l'histoire du bouddhisme dans l'Inde, que Schiefner publia d'abord en tibétain, puis en allemand<sup>1</sup>. Mais cet ouvrage n'a rien à voir avec l'ancien Rgyal-rabs gsal-ba'i me-loñ, œuvre de son ancêtre spirituel du XI<sup>e</sup> siècle. Ce qui est d'autant plus regrettable que nous connaissons l'ouvrage du premier, du vrai Kun-dga' sñiñ-po, exclusivement par ce qu'en a dit Csoma. En sorte que, par cette voie-là non plus, nous ne pouvons pas contrôler les informations de Csoma.

3° La troisième donnée de Csoma nous permet d'aller plus loin. Ce texte qui est incorporé au Tanjur et que Csoma cite d'après l'Index existe en effet. Il a pour titre : Can dan gyi sku rgya nag na bžugs pa'i byon chul, c'est-à-dire : « Comment arriva la statue de santal qui se trouve en Chine ? »<sup>2</sup> et il raconte les pérégrinations d'une statue de Bouddha en santal, comment cette statue miraculeuse parvint en Chine après avoir traversé de lointains pays. Est-ce cette statue en santal de Bouddha ou une autre qui se trouve réellement à Lhasa, comme l'a écrit Csoma en se fondant certainement sur des informations verbales ? C'est une question que je ne saurais résoudre. Mais durant des siècles, les temples de Pékin ont tiré vanité de posséder une statue de Bouddha, remarquable chef-d'œuvre. Sur l'ordre de l'empereur K'ang-hi, on la transporta de la lamaserie Pai t'a sseu, dans un temple qu'on venait de construire, le Hong jen sseu, appelé aussi le Temple du Bouddha de santal. Ce temple fut brûlé lors de la rébellion des Boxeurs en 1900 et la célèbre statue fut anéantie. Plusieurs sūtra évoquent le fameux voyage du Bouddha de

(1) *Tāranātha's Geschichte des Buddhismus in Indien. Aus dem Tibetischen übersetzt von A. SCHIEFNER*. St. Pbg. 1869. Cf. encore l'édition de Tāranātha de Grünwedel dans le tome XVIII de la *Bibliotheca Buddhica*.

(2) *Rgya 'grel* 85 (ru) : 60; Cf. CORDIER, *op. cit.* III, pp. 246-7.

santal, qui est resté un sujet très populaire. L'empereur K'ang-hi écrivit lui-même en chinois un ouvrage qui raconte l'histoire de la statue miraculeuse. La maison d'éditions Mongyol biëig ün qoriya à Pékin a publié également, il y a peu de temps, un petit ouvrage chinois lithographié sur l'histoire du Bouddha de santal.

A la fin du texte tibétain consigné au Tanjur, que nous venons de mentionner, se lit un colophon relatant que l'ouvrage a été rédigé primitivement en chinois, et du chinois il a été traduit non pas directement en tibétain, mais d'abord en yugur, puis du yugur en tibétain. C'est Am chan qui l'a traduit du chinois en yugur et Danasi du yugur en tibétain. Dans le texte, on trouvera plusieurs points de repère chronologiques. Ainsi, par exemple, il est fait mention de Da'i Thin (Ta ting), de la dynastie des Joutchen (Béur či) qui régna entre 1161 et 1189, ainsi que de Gengis khan, appelé de son nom chinois posthume Da'i cha'u (T'ai tsou). La version yugur elle-même n'est pas antérieure au XIV<sup>e</sup> siècle. Outre les versions yugur et tibétaine, nous pouvons aussi en indiquer une mongole, où le texte est suivi du texte tibétain et qui ne compte pas plus de cinq pages xylographiées. Selon le colophon, c'est Blo-bzañ bstan-pa'i ñi-ma, pour répondre au désir de dge-sloñ Blo-bzañ bsam-'grub de la tribu tchakhar, qui l'a écrit dans le Temple du Buddha de santal à Pékin. La copie fut faite par gSol-dpon dge-chul Blo-bzañ stobs-ldan. Mais quant à la version yugur, elle ne nous est pas parvenu.

4<sup>o</sup> Le Kanjur mentionne encore une autre version yugur qui date pareillement du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est le sūtra des « Sept Etoiles de la Grande Ourse », dont la rédaction la plus ancienne que l'on puisse atteindre est le Fo chouo pei teou ts'i sing yen ming king, traduit du sanscrit. Cette rédaction chinoise n'existe que dans le Tripiṭaka chinois de Tōkyō, qui contient aussi des versions non canoniques, sans pourtant qu'il soit mentionné dans le catalogue du Tripiṭaka de Nanjiō<sup>3</sup>.

(1) Juliet BREDON, *Peking, a Historical and Intimate Description of its Chief Places of Interest*. 1922, p. 199.

(2) *Yo-gur skad-du*, selon une variante *yu-gur skad-du*.

(3) Sylvain LÉVI, *L'original chinois du sūtra tibétain sur la Grande Ourse* : dans *T'oung Pao* 1908. IX, p. 453-4.

Et ce n'est que dans les Kanjur plus récents, d'origine chinoise, que l'on peut trouver la version tibétaine, car la rédaction tibétaine était déjà terminée au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. Elle ne figure donc ni dans les index du Kanjur de Csoma-Feer, ni dans celui de Schilling von Canstadt, connu d'habitude sous le nom de I. J. Schmidt. Elle est déjà incorporée dans l'édition du palais de Pékin, imprimée à l'encre rouge. Comme on le sait, le Kanjur tibétain de Berlin décrit par H. Beck<sup>1</sup> est la copie d'une édition de Pékin. Dans son compte rendu publié à propos de l'ouvrage de Beck, M. Pelliot signala qu'un des exemplaires du Kanjur de la Bibliothèque Nationale de Paris provient aussi du palais de Pékin, par conséquent, le sûtra s'y trouve également<sup>2</sup>. Il figure bien entendu dans le Kanjur tibétain de la Bibliothèque Otani<sup>3</sup> qui est pareillement une édition de Pékin. Enfin, il existe aussi dans le *mDo-man*<sup>4</sup>.

Plusieurs exemplaires du « Sûtra des sept étoiles de la Grande Ourse » sont entrés isolément en circulation. C'est d'après trois exemplaires d'une telle édition indépendante, dérivés d'un même texte, que M. Laufer publia le colophon de la version tibétaine lequel contient des renseignements très précieux sur l'histoire de cette traduction<sup>5</sup>. Il est assez déconcertant que celui-là est formé de la combinaison de deux colophons indépendants, assez différents même dans les détails, dont l'un est écrit en vers et l'autre en prose. M. Laufer désigna l'un par A, l'autre par B. Ces deux colophons, annexés l'un à l'autre, nous apprennent que le « Sûtra de la Grande Ourse » fut apporté de l'Inde en Chine par le célèbre Hiuan Tsang. En Chine, on le traduisit d'abord en chinois, et beaucoup plus tard, sur

(1) H. BECK, *Verzeichnis der tibetischen Handschriften, Erste Abteilung*. Berlin, 1914, p. 70.

(2) P. PELLIOU, *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur* dans *Journal Asiatique*, 1914, II, pp. 145-6. Cf. encore L. Ligeti, *La collection mongole Schilling von Canstadt à la Bibliothèque de l'Institut* dans *T'oung Pao* 1930, pp. 67-8.

(3) *A Comparative Analytical Catalogue of the Kanjur Division of the Tibetan Tripitaka*. Kyôto, 1932, pp. 397-398.

(4) Marcelle LALOU, *Catalogue du Fonds tibétain de la bibliothèque Nationale, IV<sup>e</sup> partie*. Paris 1931 (paru dans les *Buddhica* de M. PRZYLUKI : II<sup>e</sup> série, t. IV.), N<sup>o</sup> 143, p. 55.

(5) B. LAUFER, *Zur buddhistischen Literatur der Uiguren* dans *T'oung Pao* 1907. VIII, pp. 391-409.



le désir exprimé par l'empereur sino-mongol Tuy temür<sup>1</sup>, peu avant son avènement sur le trône, en 1328, on le traduisit du chinois, en mongol et en *yugur*. La version mongole fut exécutée par un lettré yugur, Pradira siri, la version *yugur* est l'œuvre de Alin temür tai-si-du. On a tiré deux mille exemplaires de la version mongole et mille de la *yugur* pour les distribuer ensuite dans le pays. La version tibétaine ne fut faite que bien plus tard, en 1337, par Mahāphala et par Śrīānandavajra dans le célèbre lamaserie de Gunthan. La version tibétaine nous est évidemment bien connue : c'est le texte qui a été inséré dans le Kanjur tibétain. La version mongole, qui constituerait non seulement un des plus anciens textes mongols imprimés, mais encore un document important de l'ancienne langue mongole, n'a pas été retrouvée jusqu'à aujourd'hui. Nous possédons quelques versions mongoles ultérieures, qui toutes ont été faites sur le tibétain. Citons par exemple, dans la collection mongole Schilling von Canstadt à la Bibliothèque de l'Institut de France une collection de sūtra et de dhāraṇī en deux volumes, (N<sup>os</sup> 3588, 3589) intitulée *Sungdui* (tib. gZuns bsdus). Le chapitre LXXX du premier volume, sous le titre *Dolujan ebügen ner-e-lü odun-u sudur*, contient le sūtra de la Grande Ourse, mais le colophon manque. Dans la même collection, sous le numéro 3590, il existe un recueil d'ouvrages semblables, le *Tarnis-un quriyangyui kemegdekü (orusibai)* que nous connaissons sous le nom de *Qutuy-lu tarnis-un quriyangyui sungdui kemegdekü yeke kölgen sudur*. Au sūtra qui se trouve pp. 431 r<sup>o</sup>-434 v<sup>o</sup> se rattache déjà un court colophon formé de quelques lignes, empruntées au colophon de Laufer<sup>2</sup>.

(1) Le nom de cet empereur mongolo-chinois se lisait *Tub temür*. Dans un article intitulé « Les noms mongols de Wen-tsong des Yuan » (*T'oung Pao* 1930, pp. 57-61), j'ai tâché de démontrer que cette prononciation était inexacte et qu'il fallait plutôt lire *Tuytemür*. Là-même je me suis occupé de la chronologie erronée de M. LAUFER. Cf. encore L. LIGETI : *Rapport préliminaire d'un voyage d'exploration fait en Mongolie chinoise, 1928-1931*. Budapest 1933, p. 29.

(2) *T'oung Pao* 1930, p. 171. Cf. encore KOWALEWSKI, *Dictionnaire* t. I, p. XI, ainsi que le *Katalog knigam rukopisjam i kartam na kitajskom, man'čžurskom, mongolskom, i sanskritskom jazykakh na khodjaščijsja v biblioteke Aziatskogo departamenta*. St. Pbg., 1843. (1844), N<sup>o</sup> 475.

Nous retrouvons encore notre sūtra dans le Kanjur mongol imprimé. On peut le lire avec le colophon complet p. e. dans l'exemplaire de Paris. (Fonds mongol n° 92) pp. 378 v° et suivantes du tome XXXIII du mDo. Nous répétons que cette version a été faite aussi sur le tibétain. Vladimircov indiqua encore le sūtra dans le Kanjur mongol manuscrit de Léninegrad<sup>1</sup>.

Il est intéressant de lire attentivement le colophon de la version mongole du sūtra; non seulement parce que l'original tibétain est obscur à plus d'un point de vue mais encore parce que nous avons ici l'explication du mot *yugur*.

Dans les deux parties du colophon, nous rencontrons quatre fois le mot *yugur*, une fois dans la partie A et trois fois dans la partie B. Les quatre cas sont les suivants : auparavant notre texte était écrit seulement avec des lettres *yugur*<sup>2</sup> [le sūtra fut traduit par le maître *yugur*, Pradira-siri (Prajñāsī), mot à mot : « Maître de la doctrine »<sup>3</sup>] on l'a divulgué parmi les vrais Mongols et les *Yugur*<sup>4</sup>, [Alin temür tai-si-dü l'a traduit en langue *yūgur*<sup>4</sup>]. Dans les trois premiers cas, le mot tibétain « *yugur* » est traduit nettement en mongol, de sorte qu'on ne peut pas s'y méprendre : *uyiγur*. Dans le dernier cas, après les deux noms propres et après les trois syllabes du titre chinois, le traducteur n'a pas reconnu le mot *yugur*, mais il l'a transcrit comme si c'était un mot étranger. C'est ainsi que l'on a traduit de façon bien curieuse cette phrase en mongol : *alin ti murti sidu yu gur-un kelen-e orčiγulju*. Non seulement on a inexactement séparé des mots qui font un ensemble, mais on en a uni d'autres qui n'ont rien à voir les uns avec les autres; enfin, au lieu du γ vélaire du mot *yugur*, également coupé en deux, nous

(1) Y. VLADIMIROV, *Mongolskij sbornik razkazov iz Pañcatantra* paru dans *Sbornik Muzeja Antropologii i Etnografii imeni Petra Velikago pri Akademii Nauk SSSR*. 1922. IV, p. 446. Dans *Eldeb* (c'est le nom mongol du mDo) il se trouve dans le t. XXXI, pp. 152-62.

(2) En mongol : *ene nom-dur uyiγur üsüg-iyer bisitel törüg-güügēi*, etc.

(3) En tibétain : *yu-gur-yi bstan-pa'i bdag-po*; en mongol : *uyiγ ur-un saγ-in-u ejen*.

(4) En tibétain : *hor dañ yu-gur-la rgyas-par byas-šin*; en mongol : *oor mongγol kiged uyiγr-tur delgereγül-un ütleddüged*.

trouvons un *g* palatal qui n'est usité que dans la transcription des mots étrangers.

Il est donc évident que la langue *yugur* veut dire la langue *ouïgoure* et que le pays des *Yugar* est celui des *Ouïgours*. Ainsi, selon le Rgyal rabs gsal-ba'i me-loñ, les Tibétains reçurent leur législation et leur industrie des Mongols et des *Ouïgours*; c'est de la langue ouïgoure qu'ils traduisirent en tibétain le sūtra des pérégrinations du Buddha de santal; enfin le sūtra des Sept Etoiles de la Grande Ourse fut traduit simultanément en mongol et en *ouïgour*.

Il n'est pas douteux que les mots *yugur*<sup>1</sup> et *uyiŷur* ne font qu'un, bien qu'à première vue, leur rapport phonétique n'apparaisse pas clairement<sup>2</sup>. Quant au mot *yugar*, nous devons constater que, même selon Csoma de Körös, sa forme traditionnelle tibétaine est *yugur* et ce n'est que pour certaines raisons, peut-être à cause de sa ressemblance avec Yugria, qu'il fut incité à le lire généralement *yugar*. Il suffit d'oublier le signe diacritique *u* qui se trouve au-dessous de la lettre *ga*, le résultat sera le même. Pareilles erreurs, nous le savons bien, sont fréquentes chez les copistes tibétains. La leçon *Yugera* (Sarat Chandra Das a suivi l'exemple de Csoma) est le résultat d'une erreur purement graphique. Pourtant, nous faisons remarquer que la forme *yugur* était connue en dehors de la littérature tibétaine. C'est ainsi que Rubrouck parle des *Ouïgours* comme des *Iugures*, que Hethoum en parle comme des *Yogurs*, Chardin comme des *Yegury*, il se peut même que les variantes d'*Igur* de Bar Hebraeus et de Abulfaraj tendent vers la même direction. Les Chinois nomment en général les Ouïgours *Houei-hou*; il est incontestable que le *quiyiŷur* du mongol classique ainsi que les *Huires* de Plano Carpini ont également trait aux Ouïgours. (Kow., *Dict.* II, p. 854 b.).

(1) En tibétain : 'A-lin thi-mur t'ai-si-du-s yu-gur-gyi skad-du bsqgur-te; en mongol : Alin timur tai-si-du yu-gur-un kelen-e orciŷulyu. Dans cette dernière phrase, nous avons épilé les mots correctement.

(2) On vient de voir que *yugur* a une variante *yogur*. Voir encore le nom *yogur* dans le *Bon gyi byun* (ch. 4) de Sarat Chandra Dās.

(3) ZSIRAI M., *Jugria*. (Noms de peuples finno-ougriens, I), p. 122. Extrait des Nvelvtudományi Közlemények (Bulletin de linguistique), t. XLVII et XLVIII.

Cependant si, à l'époque d'Alexandre Csoma de Kőrös, on avait su à coup sûr que *yugur* était identique à *uyiŷur*, cela n'eût pas constitué un résultat satisfaisant et définitif, mais eût encore augmenté la confusion autour des noms *yogur*, *yugur* et *uyiŷur*. C'est dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on a appris qu'en langue zyriène *jeŷra* signifie 'Vogoul-Ostiak'. Cette appellation existait non seulement en *zyriène*, mais également en russe, où l'habitat des Vogoul et des Ostiak s'appelle *Yugra*. Dans son ouvrage *Sibirische Geschichte* (1768), J. E. Fischer considérait les *Jeŷra*, c'est-à-dire les Finno-Ougriens de *Yugra*, comme une branche des Ouïgours émigrés vers l'Ouest (*Uiguren oder Jugri*). Selon ses explications, ensuite, les anciens habitants de la Yugria auraient été les ancêtres des Hongrois. Schloezer (*Allgemeine Nordische Geschichte* 1771) et jusqu'à un certain point Castren lui-même, professaient la même opinion. Et il est certain que Csoma de Kőrös n'était pas moins influencé par cette théorie Ouïgour-Yugra-Hongrois dès le début et que plus tard, chez lui cette identité devint une véritable obsession. Les finno-ougriens se préoccupèrent pendant longtemps d'expliquer la forme *yugra*. Dans l'état actuel des recherches, le plus probable est qu'à l'origine de tous ces noms se trouve le nom turc *onogur* qui désigna d'abord un peuple turc, puis les Hongrois qui s'établirent à la place des Onogur. C'est de là que vint au IX<sup>e</sup> siècle la forme slave *ongr*; il y a également un rapport entre ce dernier et le nom hongrois (*hungarus*). Enfin, dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, le même onogour > ongr devint en russe *Yugra*, ce qui désignait la terre d'*Onoguria* située dans la région de l'Oural.

Mais à cette époque ce n'est pas seulement aux Finno-Ougriens qu'on a apparenté les Ouïgours. Voyons par exemple les discussions acharnées entre Klaproth et I. J. Schmidt. Pour prouver le caractère turc de la langue ouïgoure, Klaproth avait beau s'en référer au dictionnaire sino-ouïgoure des Ming ainsi qu'à quelques autres documents ouïgours qui apparurent à cette époque-là, I. J. Schmidt affirmait sans en démordre

que la langue ouïgoure n'avait rien de commun avec les langues turques, mais qu'elle était celle des Tangoutains. Il voulut en donner la preuve. Il tira d'un manuscrit mongol le plus fort de ses arguments. La préface de ce manuscrit qui traitait de l'histoire de l'écriture mongole fut publiée par lui en traduction<sup>1</sup>. En ce qui concerne l'ouvrage mongol lui-même, il se borna à faire remarquer qu'il était composé d'après le *Jirüken-ü tolta* (L'Artère du Cœur), œuvre de Čhos-kyi 'Od-zer. C'est dans cet ouvrage de quelques pages que se trouve cette phrase : *tere čay-tour tangyud ulus-i ugiyur kemegsen bolai*, c'est-à-dire : « Dans ce temps-là, on appelait ouïgour le peuple, le pays tangoutain ». Cela suffisait à I. J. Schmidt pour considérer la discussion comme close.

C'est à partir de ce moment-là que l'on commença à prêter attention à la grammaire mongole de Čhos-kyi 'Od-zer. Popov et Kowalewski publièrent dans leurs chrestomathies des fragments du *Jirüken-ü tolta* et Pozdneev publia plus tard l'ouvrage entier dans sa chrestomathie. Laufer lui-même s'est prononcé, bien qu'avec réserve, dans ce sens et a pensé que l'ouvrage ci-dessus mentionné et ses fragments étaient l'œuvre de Čhos-kyi 'Od-zer<sup>2</sup>. Pourtant, il suffit de jeter un coup d'œil dans le *Jirüken-ü tolta-yin tayilburi* publié par Pozdneev et d'y rencontrer le nom de K'ang-hi (*Engke amuyulang degedü qayan*), l'čan-skya qutuγ-tu (Kouan ting p'ou chan kouang ts'ö ta kouo), et d'y lire sur le Kanjur mongol de Kun-dga' 'Od-zer, pour ne pas douter un instant qu'il s'agit ici, dans l'hypothèse la plus favorable, d'un ouvrage apocryphe du même titre, mais de date bien ultérieure. Après un examen plus approfondi de l'ensemble, on sera convaincu que le *Jirüken-ü tolta-yin tayilburi*, comme le fait soupçonner le titre lui-même, n'est que le commentaire de l'ou-

(1) I. J. SCHMIDT, *Einwürfen gegen die Uiguren des Herrn Klaproth* (paru dans le *Fundgruben*), réédité dans les *Forschungen im Gebiete... der Völker Mittelasiens*. St. Pbg., 1824, pp. 127-9. Cf. encore les commentaires au *Sanang Sečen*, p. 398. I. J. Schmidt défend encore son opinion dans *Der Weise und der Thor*, t. I, pp. X-XII.

(2) B. LAUFER, *Skizze der mongolischen Literatur* dans Keleti. Szemle, t. VIII, pp. 214. Par le même : *Očerok mongolskoj literatury*. Leningrad, 1925, p. 49 suiv.

vrage de Čhos-kyi 'od-zer. Nous pouvons même aller plus loin et affirmer que les fragments de Popov et de Kowalewski, ainsi que le texte entier de Pozdneev, sont identiques au petit ouvrage que I. J. Schmidt fut le premier à utiliser et que l'on considéra pourtant jusqu'à ces derniers temps comme tout à fait distincts. M. Pelliot était aussi du même avis<sup>1</sup>. Mais ce Jirüken-ü tolta est du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais il nous est resté — bien que sous la forme d'une copie faite ultérieurement — une des traductions de Čhos-kyi 'Od-zer, les Pañcarakṣā, « Cinq protections », qui contiennent cinq textes tantriques. A la fin du livre se trouve un long colophon qui relate les événements remarquables de l'histoire du bouddhisme en Mongolie. Il est plus ou moins identique à l'introduction du Jirüken-ü tolta-yin tayilburi de Pozdneev où, comme nous l'avons dit, est narrée l'histoire de l'écriture mongole et où son développement est expliqué en rapport avec l'expansion du lamaïsme. La ressemblance entre les deux textes est frappante; lorsqu'ils parlent de Qayisan Küllüg khan, tous deux rappellent qu'on ne lisait auparavant les livres sacrés bouddhiques qu'en ouïgour. C'est après cette phrase que nous lisons dans le texte de Pozdneev : « A cette époque-là, on appelait ouïgour le peuple tangoutain ». Le colophon du Pañcarakṣā n'en dit pas un mot, ce qui est d'autant plus significatif qu'il nous transmette une tradition plus ancienne<sup>2</sup>. Cette phrase qui en son temps fit couler tant d'encre doit donc être considérée comme une interpolation ultérieure.

Entre 1032 et 1227, il existait au sud et à l'ouest de la frontière occidentale de Kan-sou un empire considérable des Tangoutains (en chinois *Si-hia*). Le peuple qui l'habitait possédait une écriture spéciale dont on fait remonter l'origine à l'écriture chinoise, en se fondant sur le même principe que pour les écritures des Khitan et des Joutchen. Les Tangoutains possédaient, avec cette écriture, une riche littérature, les versions des classiques chinois, des dictionnaires, et de plus,

(1) P. PELLIOU, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, dans *Asia Major*, t. II, 285.

(2) T'oung Pao, 1930, pp. 130-2.

ils avaient entrepris la traduction du Tripitaka, le volumineux canon bouddhique. Mais sur l'ordre de l'empereur Khoubilai, ils furent obligés d'abandonner ce travail. Au cours de leurs guerres, les belliqueux Mongols mirent fin à ce florissant empire tangoutain. Peu après, leur écriture trop compliquée tomba dans l'oubli, et la langue et le peuple tangoutains disparurent lentement presque sans laisser de traces. Mais au cours de fouilles heureuses qui furent faites pendant ces dernières décades, on retrouva toute une série de documents, de manuscrits, de livres xylographiés, en langue et en écriture tangoutaines, que l'on ne connaissait déjà plus. Aujourd'hui, on conserve de belles collections de ces documents dans les bibliothèques de Paris, de Londres, de Léninegrad, de Berlin et, depuis deux ou trois ans, même dans la Bibliothèque Nationale de Pékin. Malgré les efforts que l'on a déployés, on n'est pas parvenu à déchiffrer complètement cette écriture. Les quelques documents tangoutains qui nous sont parvenus en écritures chinoise et tibétaine, nous permettent de constater que la langue tangoutaine est apparentée non pas directement à la langue tibétaine, mais plutôt au *mosso*, une autre branche, malheureusement peu connue, de la famille tibéto-birmane<sup>1</sup>.

Le nom tangoutain ne disparut pourtant pas en même temps que le peuple tangoutain. On continua à l'employer pour désigner les tribus nomades, tibétaines pour la plupart, qui avaient pris la place des anciens Tangoutains. Il y a trois siècles que les ouvrages chinois et mongols emploient le mot *tangout* comme synonyme de *tibétain*.

Peut-être cette petite digression n'était-elle pas tout à fait inutile, car elle nous a permis de voir que le nom ouïgour n'a jamais désigné d'autres peuples qui ne fussent pas turcs.

On sait que les Ouïgours vivaient jadis aux bords de l'Orkhon et du Selenga, qu'ils étaient alliés aux

(1) Le compte rendu de P. M. PELLISOT, paru dans *T'oung Pao*, 1923, t. XXII, p. 332 est un excellent résumé de l'histoire des recherches sur la langue tangoutaine ou *si-hia*.

Turks ou tout au moins vivaient en paix avec eux. Aux environs de 745, ils renversèrent l'empire turk pour le remplacer par un empire ouïgour qui vécut à peine cent ans. En 840, les Kirghiz conquièrent la capitale des Ouïgours et mirent fin à leur puissance. Ce fut alors que commença la désorganisation de leur empire. Les documents chinois nous apprennent qu'ils émigrèrent dans deux directions : une partie s'établit dans la région de Tourfan et de Quça, l'autre se dirigea sur la province du Kan-sou, en Chine, aux environs de la ville de Kan-tcheou. Quelques-uns restèrent bien entendu sur leur ancien territoire. C'est la colonie de Kan-tcheou qui offre ici pour nous un intérêt particulier; nous pouvons en suivre l'histoire presque jusqu'à nos jours, sans interruption.

Mais auparavant, nous voudrions savoir comment les Ouïgours et les Mongols entrèrent en relations les uns avec les autres et combien ces relations furent intimes. Sans répondre à ces questions, nous ne voyons pas nettement pourquoi le Rgyal-rabs gsal-ba'i me-loñ mentionne ensemble les Mongols et les Ouïgours, pourquoi la version ouïgoure des deux sūtra bouddhiques fut exécutée au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque mongole, comment on put faire une traduction mongole sur un texte ouïgour, pourquoi le maître ouïgour Prajñāsri collabora à une traduction mongole.

Le premier fait important est l'origine ouïgoure de l'écriture mongole. Nous savons qu'au commencement les Mongols s'approprièrent cette écriture sans y apporter aucune modification. Des textes chinois nous apprennent que déjà Gengis khan confia à un de ses ministres, d'origine turque, Ta-ta tonga, le soin de propager l'écriture ouïgoure. Cet événement historique est confirmé par le fait que les plus anciens documents mongols sont écrits en lettres ouïgoures. Il suffit de rappeler les plus connus : la pierre de Gengis khan, le plus ancien monument connu de la langue mongole; les lettres des ilkhans persans et plusieurs documents de plus ou moins grande étendue, encore inédits<sup>2</sup>. A

(1) E. CHAVANNES et P. PELLIER, *Journ. As.*, 1913, I, p. 303.

(2) Voir l'énumération détaillée : Vladimirtzov, *Sravnitel'naja grammatika mongol'skogo pismennago jazyka i khalkhaskogo narečija*. Leningrad 1929, p. 34 et suiv.



l'écriture ouïgoure succéda l'écriture carrée appelée aussi, d'après un lama tibétain, écriture 'Phags-pa. Celui-ci, partant de l'écriture tibétaine, détermina le système des voyelles sous l'influence de l'écriture *brahmi*, mais il substitua à la ligne originellement horizontale de l'écriture tibétaine la ligne verticale inspirée de l'écriture ouïgoure. Enfin l'alphabet de Čhos-kyi 'Od-zer, troisième phase de l'écriture mongole, signifie un retour à l'écriture ouïgoure originale dont il ne constitue qu'une variante, au moyen de l'adjonction de quelques signes<sup>1</sup>. C'est cette même écriture que les Mongols emploient encore aujourd'hui. Un colophon inconnu du Kanjur mongol imprimé affirme que ce Čhos-kyi 'Od-zer était également d'origine ouïgoure et qu'avec l'aide de nombreux lamas qui parlaient le ouïgour et le mongol, il traduisit en langue mongole toute une série de livres sacrés<sup>2</sup>.

Les personnes qui enseignèrent et propagèrent l'écriture ouïgoure étaient des moines bouddhistes. Ces bouddhistes ouïgours furent les fondateurs du bouddhisme mongol et les auteurs des premières traductions. D'après le colophon de Pañcarakṣā et le Jirūken-ü tolta-yin tayilburi de Pozdneev, les Mongols écoutaient, au début, les livres sacrés bouddhiques en ouïgour. Nous avons dit que les premières traductions furent faites par des moines ouïgours. On comprend donc que la terminologie bouddhique mongole soit pleine d'éléments ouïgours. Les éléments tokhares et sogdiens du vocabulaire bouddhique parvinrent dans la langue mongole de même par l'intermédiaire du ouïgour<sup>3</sup>.

Les moines ouïgours continuèrent à exercer leur in-

(1) P. PELLIER dans *Asia Major*, II, pp. 284-9 et *Journal Asiatique*, 1927 I, p. 372.

(2) *Ügür-un Čhos-ki 'Od-zer paṇḍita terigüten qoyar kelen-i ḡgülegčid-ün erketü nöküd ber sudur dandris-un qamur nom-ud-i mongol-un kelen-dür orciyuluqad*, sur le f. 20 r° de la VII<sup>e</sup> partie d'une pagination indépendante ajoutée au t. XVI du Vinaya.

(3) B. J. VLADIMIRTSOV, *Tureckie elementy v mongol'skom jazyke*. St. Pbg. 1911, cf. en particulier, pp. 162-9. Il fournit de nouvelles données dans ses *Mongolica I*, paru dans *Zapiski Kollegii Vostokovedov pri Aziatskom Muzei Rossijskoj Akademii Nauk*, 1925. I, p. 304 et suiv. Voir ensuite N. POPPE, *Beiträge zur Kenntnis der altmongolischen Schriftsprache* dans *Asia Major* I, p. 674.

fluence par leur travaux de traduction. Entre 1285 et 1287, sur l'ordre de l'empereur Khoubilaï, ils établirent une concordance entre les Canons bouddhiques chinois et tibétains. Les noms des traducteurs ouïgours qui participèrent à ce travail sont bien connus<sup>1</sup>. Le colophon d'un manuscrit mongol que Maïov avait apporté de Kan-sou est resté en langue ouïgoure sans être traduit<sup>2</sup>.

C'est spécialement à l'époque de Khoubilaï que les Ouïgours et les Tibétains du Kan-sou jouirent d'un prestige considérable. Les deux frères de Khoubilaï, Dorta et Godan, ayant reçu des propriétés héréditaires dans le Kan-sou, non loin de Leang-tcheou, entrèrent en relations avec des bouddhistes ouïgours et tibétains; ils devinrent eux-mêmes de fervents bouddhistes et se consacrèrent à la propagation du bouddhisme et de la civilisation ouïgouro-tibétaine. C'est ce territoire qui devint le berceau de la littérature mongole. C'est là que vécurent Sa-skya paṇḍita, le lama 'Phags-pa et d'autres lamas très influents. C'est de là que, grâce aux membres de la famille princière mongole habitant cette région, non seulement des Tibétains, mais un grand nombre de lamas ouïgours, se rendirent à la cour de l'empereur sino-mongol où, au bout de peu de temps, ils se trouvèrent fort bien. Les historiens tibétains appelaient Külüg khan *yu gur rgyal-po*, « roi ouïgour », en raison de l'amitié excessive qu'il témoignait aux Ouïgours<sup>3</sup>. Ce sont des Ouïgours qui fomentèrent la conspiration qui éclata sous Jiyayatu khan pour la succession au trône<sup>4</sup>.

Sous la dynastie mongole en Chine, les Ouïgours pouvaient accéder à toutes les charges aussi aisément que les Mongols eux-mêmes. Leur langue faisait l'objet d'une considération toute spéciale. Le ouïgour est l'une

(1) En premier lieu, Stanislas JULIEN, *Journal Asiatique*, 1849, p. 366. Après-lui, F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II, 90-1. Cf. encore P. PELLIOU, *Notes à propos d'un catalogue du Kanjur*, p. 122.

(2) W. KOTWICZ, *Quelques données nouvelles sur les relations entre les Mongols et les Ouïgours dans Rocznik Orientalistyczny* 1919-1924. t. II, pp. 241-245.

(3) B. LAUFER, *Ueber ein Geschichtswerk der Bonpo* dans *T'oung Pao* 1911.

(4) Cf. p. e. H. CORDIER, *Histoire générale de la Chine*, II, p. 348.

des six langues dans lesquelles est gravée l'inscription sur la porte de *Kiu yong kouan*. En Asie Centrale et en Europe Occidentale, les divers peuples turcs qui représentaient la puissance mongole (seule la classe dominante était mongole, mais celle-ci aussi s'est turcisée rapidement) avaient pour langue officielle le ouïgour. Par les relations commerciales avec les Vénitiens et les Gênois, la *lingua ugarasca* parvint jusqu'aux bords de la Mer Noire; elle ne fut remplacée par le coman que peu à peu. En Perse, pays qui avait en effet très peu à faire avec les Ouïgours, on trouve sur les monnaies des ilkhans des inscriptions en écriture ouïgoure. Durant la domination mongole, le ouïgour faisait partie des langues officielles usitées à la cour persane. Muhammad Ba ši, un de ceux qui, à l'époque mongole, copièrent l'œuvre historique de Rašīd'u-Dīn, s'amusa à écrire sur une page restée blanche des poèmes arabes, persans, mongols et ouïgours.

En 1368, lorsque la domination mongole prit fin en Chine, en grande partie par suite de la haine que suscita le favoritisme des lamas, les Mongols furent littéralement balayés de la Chine. Retirés sur leurs pâturages, ils oublièrent le lamaïsme et l'écriture ouïgoure et retombèrent dans le chamanisme d'autrefois. L'effort des lamas ouïgours et tibétains fut subitement anéanti.

Deux cents ans environ s'écoulèrent ainsi jusqu'au moment où un descendant de la famille de Gengis khan, Altan khan, le prince des Tumet, fonda un puissant empire autour du territoire de Koukou khoto nommé aujourd'hui Kouei houa tch'eng, dans la boucle supérieure du Houang ho. Il sut tenir en échec l'empereur de Chine, en même temps il dirigea vers l'Occident plusieurs guerres victorieuses. Dans une de ces guerres, en rentrant de Amdo dans le Kan-sou occidental, il ramena parmi ses prisonniers plusieurs lamas ouïgours. Ces lamas ouïgours, — les noms de trois d'entre eux furent notés par Sanang Sečen, — s'étant frayé un chemin jusqu'à Altan khan, le convertirent à la secte des lamas jaunes, secte fondée au XV<sup>e</sup> siècle par bCoñ-kha-pa pour réformer la religion

corrompue par des sectes dépravées. Altan khan fut un adepte et un propagateur fervent de la nouvelle religion et c'est par suite de son action que les représentants des anciennes sectes qui subsistaient encore durent quitter la Mongolie et furent remplacés partout par la secte jaune.

bCoñ-kha-pa, le réformateur du lamaïsme, était lui-même originaire de la région d'Amdo; parmi ses premiers disciples, ses apôtres les plus fanatiques se trouvaient dès le début les Ouïgours du Kan-sou chez qui le bouddhisme était une vieille tradition.

Sous la dynastie mandchoue qui suivit, le succès du lamaïsme, loin de décroître, ne fit qu'augmenter. C'est de cette époque que date la version ouïgoure du *Suvarṇa-prabhāsa*, important manuscrit bouddhique que Malov apporta de Kan-sou et qu'il publia en collaboration avec Radlov<sup>1</sup>. Cette traduction fut exécutée en 1665-1666, sous le règne de l'empereur chinois K'ang-hi.

Il n'est donc pas étonnant que des explorateurs modernes, tels que Potanin, Mannerheim, puis Malov, aient trouvé au Kan-sou, près de Kan-tcheou et de Sou-tcheou, un peuple qui s'appelle *Yögur*, que les Chinois du voisinage connaissent sous le nom de *houang fan tseu*, « barbares jaunes »<sup>2</sup>. Leur langue est une langue turque archaïque où l'on retrouve de nos jours l'ancien système de calculer des Turks et des Ouïgours (*prigerma* = *bir yigirmi* '11' etc.). Plusieurs titres dignitaires, par exemple le *yaqlaqr*, y subsistent jusqu'à aujourd'hui, alors qu'ils ont disparu partout ailleurs. A côté de cette peuplade, vit une autre tribu mongole qui parle une langue mongole archaïque et qu'on appelle également *Yögur*. Cette tribu mongole s'établit là dès

(1) Paru dans la *Bibliotheca Buddhica*, t. XVII. St Pbg. 1913-1917.

(2) G. N. POTANIN, *Tangutsko-tibetskaia okraina Kitaja i centralnaia Mongoliza*. St. Pbg., 1893. C. G. E. MANNERHEIM, *A Visit to the Sarō and Shera Yögurs* dans *Journal de la Société Finno-ougrienne*, XXVII. 2. S. E. Malov, *Živuja starina* 1912, pp. 61-74. Nous rappelons ici que le *Tarikhi Rashidi* (du XVI<sup>e</sup> siècle) traite amplement des *Sariyuiyur* du Kansou. Cf. *The Tarikhi Rashidi*, éd. ELIAS and E. D. Ross; p. ex. le chapitre 60 : « The Khan's Holy War against Sārigh Uigur and the reason for his turning back ». (*op. cit.*, p. 348-9). Dans cette même traduction, à propos des *Sariyuiyur*, on mentionne les villes chinoises « *Kanju et Sakju* ». Kanjou est bien entendu Kan-tcheou et Sakjou doit être lu *Šūkju*, nom dont les Salars et les Yögurs appellent encore de nos jours Sou tcheou, *op. cit.*, p. 406.

l'époque mongole, ce qui est bien expliqué par l'histoire contemporaine des princes mongols Dorta et Godan. Les colons mongols reçurent le nom de Yögur par suite de leur voisinage avec les Yögurs de langue turque.

Tels sont donc les *Yugars* dont le pays se trouve « à la frontière occidentale de la Chine, au Nord-Est de Lhassa et de la province de Kham », vers lequel Alexandre Csoma de Körös se sentit attiré jusqu'au terme de sa vie. Le sort contraire ne lui permit point d'y parvenir. Et nous ne saurions assez le regretter. Sans doute n'y eut-il pas trouvé le peuple apparenté aux Hongrois qu'il avait cherché, mais il aurait enrichi nos connaissances sur l'Asie Centrale par des renseignements détaillés et précis sur le peuple yögur, renseignements qui nous font défaut encore aujourd'hui. Lui qui a découvert tant de choses nouvelles dans les pauvres couvents tibétains, que de choses n'eût-il pas trouvées dans cette province de Kan-sou, si riche en monuments du passé !

LOUIS LIGETI.

---